

Cette vie intime et sans fortes émotions, à l'extérieur du moins, dura deux ans encore. Alfred Moreau venait de temps en temps à la petite maison, mais toujours réservé, délicat, affectueux, il ne poursuivait pas Anaïs d'attentions qui eussent pu être importunes; il semblait attendre du temps, de la raison, de l'estime, ce que n'avaient pu lui donner ses services passés et l'autorité paternelle.

Un matin d'automne, M. Ledoux, que les années avaient déjà bien cassé, traversait la prairie que nous connaissons déjà pour aller pêcher à sa place accoutumée, sous le grand peuplier du bord de l'eau. Sa fille venait après lui portant son panier à ouvrage et un des ces pliants légers si utiles à la vieillesse dans les promenades de campagne. Anaïs était presque gaie; quoique le ciel fût couvert et un peu orageux, le temps était superbe et la pêche promettait d'être abondante. Tout en marchant, le vieillard développait sa canne à pêche et faisait choix de la ligne qu'il croyait la plus convenable à la saison et à l'appât dont il allait se servir. Quand ils approchèrent de la rivière, ils entendirent ce bruit régulier que produisent les ables en sautant tous à la fois hors de l'eau, comme cela arrive souvent pendant les journées chaudes, le matin et le soir.

— Ah! ah! dit le vieillard d'un petit ton fanfaron qui lui était particulier lorsqu'il allait se livrer à son divertissement favori, il paraît que l'on m'attend en bon ordre là bas! C'est bien; il y en a là quelques-uns qui dans un moment sauteront plus haut encore, si Dieu me prête assistance! Tu vas voir, Anaïs, je vais pêcher à la volée... tu vas voir! je te promets des ailettes à millions,...

— Allons, papa, bonne chance, ... Vous n'avez pas autant de bonheur à la pêche qu'autrefois; depuis quelque temps. . .

— C'est que je commence à vieillir un peu, ma fille.

Elle établit le pliant à l'ombre d'un peuplier afin que le pêcheur pût se reposer quand il en sentirait le besoin. Pour elle, elle prit sa broderie et s'assit sur l'herbe, à quelque distance de la rivière, en fredonnant une romance qu'elle accompagnait à ravir sur le piano dans ses moments de gaieté.

— Eh! eh! reprit le vieillard en s'approchant du bord de l'eau pour lancer sa ligne, je comprends d'où vient cette jétulance de mesdames les ailettes! je n'ai jamais vu dans cet endroit un pareil essaim de mouchérons. On dirait. . .

La voix lui manqua tout-à-coup; il resta debout, l'œil fixé sur une touffe épaisse de roseaux qui était à quelque pas de lui et au-dessus de laquelle bourdonnait une nuée de petits insectes qui avait attiré en cet endroit cette grande quantité de poissons.

— Eh bien, mon père, qu'y a-t-il demanda la jeune fille avec inquiétude, en voyant le vieillard reculer avec effroi.

— Rien, rien, ma fille, dit M. Ledoux en faisant quelques pas au devant d'elle pour l'empêcher d'approcher. Seulement j'ai changé d'avis, je ne nécherai pas aujourd'hui, rentrons.

— Mon père, vous me cachez quelque chose. . .

— Eh bien, ma fille, puisqu'il faut te dire la vérité, le corps d'un noyé s'est arrêté là dans ces herbes, et il faut que j'aie fait ma déclaration à l'autorité.

— Un noyé! oh! mon Dieu! je veux le voir!

Et avant que Ledoux eût le temps de l'en empêcher, elle s'élança vers le bord de la rivière. Elle aperçut en effet un cadavre dont la partie antérieure était engagée dans les roseaux à quelque distance du rivage et dont l'autre partie flottait dans le courant. Anaïs put seulement reconnaître que ce corps était celui d'un homme jeune et bien vêtu. Elle fut prise par un saisissement qui eût pu devenir dangereux si son père ne l'eût entraînée de force en la grondant à demi.

— Enfant, disait-il, de pareils spectacles ne sont pas faits pour toi! tu vas être malade de frayeur pendant un mois!

— Mon père, demandait Anaïs en chancelant, ne vous semblait-il pas que c'était là le corps d'un homme jeune. . . élégant? . . .

— Je. . . je n'y ai pas pris garde, ma fille. . .

— Pauvre jeune homme! c'est peut-être un amour désespéré qu'il l'a poussé au suicide!

— Ou peut-être le sentiment de quelque grande faute, ma fille. . .

On arriva à la maison. Anaïs était presque défaillante. Le vieillard appela la paysanne qui remplissait chez lui les fonctions de bonne et la chargea de veiller sa fille, pendant qu'il courait chez le maire du village pour déclarer la triste découverte qu'il venait de faire. Quand il revint, il trouva Anaïs en proie à une vive préoccupation.

— Mon père s'écria-t-elle aussitôt qu'elle l'aperçut, a-t-on reconnu ce cadavre?

— Anaïs, mon enfant, dit l'ancien négociant avec douceur, calme-toi, je t'en prie! Faut-il donc ainsi prendre à cœur toutes les infortunes que l'on rencontre sur son chemin? Que nous importe cet inconnu?

La jeune fille baissa la tête sans répondre, et elle resta longtemps absorbée dans ses rêveries.

Elle en fut tirée par un agent de l'autorité qui entra dans le salon pour prier M. Ledoux de signer le procès-verbal dressé sur le lieu même où on avait trouvé le corps du noyé.